

L'Esprit des Livres

34

ANDRE GIDE, par Ramon Fernandez. (Éditions R.-A. Corréa.)

Voici un des meilleurs ouvrages qu'ait inspirés l'œuvre de M. André Gide ; non point complet encore, mais d'une rare pénétration d'esprit, ingénieux et subtil. Son défaut est de vouloir réduire M. André Gide à une figure trop classique. Bien qu'il accepte toutes les complications et sinuosités de son auteur, M. Fernandez a tendance, en bon critique latin, à le simplifier, à l'expliquer à l'excès, à ramener ses lignes divergentes à leur noyau central, enfin, à éliminer tranquillement ce qui lui paraît gênant (nous verrons cela plus en détail tout à l'heure). Tout cela ne va pas sans que la multifanimité de M. Gide ne soit quelque peu compromise. Jusqu'à quel point M. André Gide, en évoluant, ne conserve-t-il pas des traces très vivantes de ses anciens *moi* ? Jusqu'à quel point réalisait-il son vœu de ne vivre que dans la minute présente ? Jusqu'à quel point enfin est-on débarrassé de son passé, alors que l'on s'enivre de la minute présente ? Qu'y a-t-il de vraiment neuf dans l'homme qui se donne à l'instant qui passe et qui se croit renouvelé par lui, alors que cet homme est composé d'innombrables stratifications laissées par les instants qui sont passés ? La réponse à ces diverses questions serait que M. André Gide n'a pas subi l'évolution que M. Ramon Fernandez nous indique, aussi rigoureusement que celui-ci nous le dit. Et la preuve en est que, comme Ibsen l'a fait, il est presque toujours capable d'écrire, sinon tout à fait la contre-partie, du moins la critique de ses propres œuvres dans des œuvres nouvelles. Et avec quoi ferait-il cette critique, sinon avec les parties de son propre *moi* qui n'ont pas accepté entièrement son évolution et qui sont restées vis-à-vis d'elle, peut-être pas exactement étrangères, en tout cas spectatrices, souvent narquoises et presque désintéressées ? Il faut accepter un certain désordre chez M. André Gide, mais le désordre est l'ennemi des critiques et, en particulier, des critiques français. Après tout, le reproche que je fais à M. Ramon Fernandez pourrait aussi bien passer pour un éloge. A mes yeux, il n'est ni l'un ni l'autre ; il est simplement l'explication d'un point de vue qui n'est pas entièrement le mien.

Les premières pages de l'essai de M. Ramon Fernandez sont très belles et parfaitement convaincantes. M. Gide est-il contradictoire ? Contradictoire au sens où il l'entend lui-même, où les critiques affirment qu'il le soit ? Non, répond M. Fernandez ; et il veut montrer chez M. Gide une recherche, dramatique et vivante, de la conciliation. Voilà bien ce qui me semble une juxtaposition de M. Fernandez à la pensée de M. André Gide. Concilier représente encore un effort vers l'unité. Je croirais plutôt que l'auteur de *Paludes* préfère laisser vivre en lui, parallèlement, des éléments inconciliables ou à peine conciliables ; du moins, du point de vue de la logique, laquelle n'a pas toujours à régler les différents états de notre sensibilité et de notre intelligence (en tant que celle-ci ne devient pas dogmatique, mais demeure une manifestation consciente née de nos mouvements émotifs). Ces démarches de M. Ramon Fernandez, même si je ne les approuve pas toutes, n'en suivent pas moins un chemin très rigoureux, qui le conduit à la grande vérité suivante :

« Cette double méfiance : méfiance vis-à-vis des formes artistiques en faveur, méfiance vis-à-vis de la psychologie et de la morale courantes ; bien plus : refus vital des unes et des autres, se combinent, chez Gide, avec une qualité d'intelligence très particulière qui lui vaut, je crois, parmi les hommes de lettres, sa plus réelle originalité. De tous nos maîtres, Gide est le seul à posséder un tour d'esprit proprement scientifique. »

Et M. Ramon Fernandez ajoute que cet esprit-là consiste à faire précéder le tout par les parties et non point à subordonner celles-ci à celui-là, ainsi que le croyaient, il y a vingt ans, les théoriciens de la science. Les aphorismes de M. André Gide qui ont le plus choqué une certaine opinion sont-ils autre chose que des observations de laboratoire ? Son but est la vérité (la vérité dans l'ordre des constatations scientifiques, bien entendu : il faut insister là-dessus, ce mot étant de tous celui qui sert peut-être le plus, aux choses les plus diverses et les plus contradictoires). C'est par amour de la vérité qu'André Gide a dû reconnaître que l'anormal faisait partie du normal.

Hele

que l'exceptionnel était dans la règle, ou plutôt que normalité et règle étaient des termes sociaux, utiles au législateur, utiles au plus grand nombre, mais que la nature ne connaissait point. Or, M. André Gide est trop bon botaniste et bon zoologiste pour ne pas tenir compte, avant tout, de la nature.

Voilà donc établi le point essentiel de cette pensée. Aucun *a priori* ; une réceptivité totale ; un refus de tous les jugements d'ordre religieux, moral ou social. Quand il s'agit de connaître un phénomène humain ; par conséquent, une liberté d'analyse et d'examen absolue. Un pareil état de conscience, notez-le bien, est presque une révolution et c'est une révolution dans le sens le plus français. Si différent qu'il soit d'eux, André Gide est le descendant direct et le continuateur de Montaigne, de Voltaire de Rousseau, de Diderot (je n'ajoute pas de Molière, ne voyant en rien cette fameuse liberté d'esprit chez un satiriste qui a donné raison aux pires préjugés de la classe moyenne et qui alimente encore les conceptions bourgeoises les plus périmées, en particulier dans l'attitude du Français courant envers les femmes).

Après avoir ainsi placé sous nos yeux les données fondamentales du problème, M. Ramon Fernandez suit l'évolution de M. André Gide. C'est un chapitre très incomplet. Si M. Fernandez parle longuement des *Cahiers d'André Walter*, des *Nourritures terrestres*, de *L'Immoraliste*, de *la Porte Etroite*, d'*Isabelle*, de *la Symphonie Pastorale*, et déjà moins, de *Paludes* et du *Prométhée Mal Enchaîné*, par contre, il ne dit mot de *Saül*, ni du *Roi Candau*, ni d'*El Hadj* ou de *Philoctète* : œuvres moins importantes peut-être (bien que, pour ma part, je mette très haut *Saül*), mais plus caractéristiques, me semble-t-il, de la pensée gidiennne que *la Symphonie Pastorale* ou *Isabelle*, le *Roi Candau*, entre autres, étant une extraordinaire révélation d'une des formes de cette pensée. *Le Roi Candau* n'a de joie que s'il y associe quelqu'un ; son bonheur est dans le partage ; c'est à la fois la tragédie de la sympathie et celle de la perversité qui peut naître justement de l'excès de la sympathie.

Mais tout ce que dit M. Ramon Fernandez de la conquête du roman par M. André Gide est à signaler ; conquête lente et difficile, puisqu'il s'agissait de quelqu'un qui repoussant avec horreur l'abstraction (1) à laquelle le vouait sa nature primitive accrue par l'éducation, voyait dans le roman un des moyens d'atteindre le concret, le réel, la vie enfin.

Cette gêne, selon M. Ramon Fernandez, se ressentait aussi de la crise générale du

roman, telle qu'elle se décelait dans les premières années du vingtième siècle. Il faut dire ici que cette crise correspond surtout à l'idée du roman que M. Ramon Fernandez s'est faite entre 1920 et 1930, tout naturellement puisqu'il s'agissait de ses prédécesseurs. Cette notion de M. Fernandez et de ses amis durera-t-elle plus qu'eux ? C'est douteux. Toutes les époques se caractérisent par une crise des genres littéraires à laquelle échappent les vrais écrivains. Pour les symbolistes, contemporains de Zola, de Huysmans et de Maupassant, pour ne citer que ces trois là, le roman était en pleine décadence. Chaque grand romancier applique au roman des lois qui sont les siennes. Libre aux critiques d'en tirer un jour une esthétique esthétique que l'on opposera toujours aux nouveaux venus comme une condamnation de leur manière, jusqu'au jour où ceux-ci, ayant atteint la consécration, apparaîtront à leurs successeurs comme des incarnations de tout ce qu'il fallait éviter.

Ayant à parler des *Faux Monnayeurs*, M. Ramon Fernandez dit justement ceci : « L'effort et la joie de vivre concentrés sur l'instant, la haine de la continuité, le dédain et la fuite du social, ces habitudes devaient dépouiller sa sensibilité et sa mémoire de la puissance de durer que nous aimons voir se manifester dans le roman. » Je crois que c'est justement ce qui s'opposait dans *les Faux Monnayeurs* à ce que M. Gide réalisait un bon roman qui en fait une œuvre si admirable — si différente par ses principes mêmes de l'idée que nous nous forgeons d'une fiction réussie.

Bien qu'il n'ait pas pour ce roman une admiration sans limites, ou du moins qu'il ne le loue pas sans réserve, M. Ramon Fernandez fait des *Faux Monnayeurs* une magistrale analyse. Il dit très justement qu'ils font plutôt l'effet d'un roman « répété » que d'un roman « exécuté », c'est-à-dire qu'on a l'impression d'assister à la répétition par l'orchestre d'une symphonie romanesque plutôt qu'à sa parfaite exécution. « La maestra de Gide, ajoute-t-il, est d'ailleurs extraordinaire ; il joue de chaque instrument avec un sens merveilleux de ses sonorités et de ses registres ; que dis-je ? dans cette partition où les voix dominent, il imite les inflexions de chacune avec une justesse exquise, mais l'auditeur qui souhaite d'être emporté par la symphonie, de se perdre en elle et d'y épuiser sa passion, reste un peu décontenancé ». Je veux bien, mais une des qualités maîtresses des *Faux Monnayeurs* réside justement dans cette reprise perpétuelle des thèmes, dans cet éparpillement de l'intérêt, dans ces sursauts et ces incertitudes. C'est un livre qui

res
nou
cor
tiq
me
mè
l'ei
chu
qui
ori
tivi
peu
où
tir
le
litt
Fa
an
kes
un
mi
tra
nou
qu'
ail
niè
poi
nou
nou
pas
« le
du
rou
et
mé
per
tell
mic
du
nou
crit
ron
sau
par
à n
n'a
ou
sur
le
n'ei
qua
M
à l'
qu'
je
rais
bliq
vers
cett
les
cou
Mai
ble

elles dit Jaldut

les
 2. Il
 sur-
 Fer-
 tout
 ses
 nan-
 plus
 ques
 nres
 rais
 npo-
 pus-
 2 ro-
 aque
 des
 rti-
 ue :
 aux
 tion
 ix-ci,
 ront
 rna-
 zurs,
 ect
 sur
 2 dé-
 udes
 mé-
 nous
 an. »
 ppo-
 que
 fait
 par
 nous
 une
 qu'il
 mon
 une
 ment
 « ré-
 st-à-
 à la
 pho-
 faite
 oute-
 joue
 mer-
 egis-
 n où
 sions
 mais
 par
 d'y
 con-
 des
 eurs
 per-
 pils-
 auts
 qui

ressemble le plus à la vie, telle que nous la vivons de jour en jour. Rien, par contre, qui soit plus différent de l'esthétique romanesque — supérieure théoriquement — qui a abouti au *Père Goriot* ou même à *Germinal*. Notre vie est dans l'ensemble une série d'étans, suivis de rechutes, de départs dans des sens variés, qui nous ramènent subrepticement à notre ornière, de romans inachevés, de perspectives brusquement interrompues. C'est à peu près la vision des *Faux Monnayeurs*, où les rechutes et les départs peuvent aboutir jusqu'au drame, comme on le voit par le suicide de Boris. « Pour revenir à la littérature, dit M. Ramon Fernandez, *les Faux Monnayeurs* évoquent ces comédies anglaises, parmi lesquelles celles de Shakespeare luisent d'un doux éclat, où sur un fond indistinct, dans un cadre indéterminé, de petits groupes de personnages traversant la scène continuent devant nous les dialogues et les manifestations qu'ils ont commencés et qu'ils termineront ailleurs. Je goûte extrêmement cette manière ; mais il faut avouer que ce n'est point là la manière à laquelle le roman nous a habitués. Au contraire, le roman nous attache si violemment à « ce qui se passe » que nous n'en voudrions rien « laisser passer ». En ramenant la durée du roman à une suite d'évocations interrompues, Gide transforme la vie en rêve et nous met nous-mêmes dans un état mélangé de critique et de poésie où la vie perd sa puissance d'attraction. » Une telle page est parfaite ; on ne saurait mieux dire. Mais pourquoi un des rôles du roman ne serait-il pas justement de nous mettre dans « cet état mélangé de critique et de poésie ? » Bien assez de romanciers nous feront sentir cette puissance attractive de la vie, si séduisante par ailleurs. *Les Faux Monnayeurs* sont à mes yeux un livre dont l'action morale n'a pas encore commencé ; il a été peu ou mal compris jusqu'ici. Je crois qu'il surprendra de plus en plus à mesure qu'on le connaîtra mieux. Je m'étonnerais qu'il n'eût pas un jour sa postérité ; mais quand commencera-t-elle ?

M. Ramon Fernandez consacre ensuite à l'inversion un chapitre fort intéressant, qu'il faudrait discuter en détail, ce que je ne ferai pas. Après avoir expliqué la raison pour laquelle M. Gide a pris publiquement la parole pour défendre l'inversion, M. Fernandez nous rappelle que cette action était nécessaire pour vaincre les préjugés ; et il ajoute que la force de ceux-ci est telle que le peuple les conserve. Mais il attribue ces préjugés à un ensemble de règlements moraux ; en quoi je

crois qu'il se trompe : le peuple, qui aime instinctivement la force physique, voit dans l'inversion une certaine faiblesse, une demi-impuissance. Et cela est si vrai que son mépris s'attache surtout aux plus féminins des invertis. Malheureusement toute discussion sur ce terrain est impossible, car il faudrait discuter sur des détails précis. L'inversion a des formes diverses, comportant des états moraux très variés, comme on le voit par les opinions divergentes de Marcel Prouet et de M. André Gide. Il est très difficile de généraliser, si on ne s'établit pas pour le faire sur le domaine religieux ou sur des constatations médicales.

Il me faut passer avec regret sur les notations les plus vraies sur l'amour physique et ses diverses réactions ; sur l'effort de vivre chez Gide ; sur l'enchevêtrement intérieur de sa destinée. J'aime moins ce que dit M. Ramon Fernandez de *Num quid et tu ?* où il voit une sorte de simulation. Là apparaît encore ce dangereux besoin de rendre M. Gide plus logique et plus un qu'il ne peut, ni ne veut être. Mais nous reviendrons sur ce problème et sur tant d'autres quand nous aurons à étudier de plus près l'œuvre de M. André Gide, à mesure qu'elle se déroulera dans la nouvelle édition complète que va entreprendre la *Nouvelle Revue Française*. Pour conclure, M. Fernandez déclare qu'à ses yeux M. André Gide est plus intéressant par les commencements que par les fins, par les départs que par les arrivées, « non seulement parce qu'une impression première, débutante, a quelque chose de particulièrement vif et ravissant, mais parce que pour atteindre à cette impression, pour être en état de la recevoir, il a dû s'animer jusqu'à l'ivresse ».

Ce livre n'est pas seulement remarquable par l'abondance des vues justes, profondes, nouvelles ; par les idées imprévues que l'on y trouve ; il donne de M. André Gide, peut-être pour la première fois, une image vraie et vaste. Enfin c'est un beau morceau de critique, d'une puissance coulée, équilibrée et merveilleusement cohérente dans toutes ses parties, et qui n'a, je le répète, que le défaut de s'appliquer à un écrivain qu'il ne faut pas essayer de rendre trop cohérent — du moins tant qu'il n'a pas achevé son œuvre.

Edmond JALOUX.

(1) Je me souviens que, vers 1900, M. André Gide me disait qu'il ne pouvait trouver de nom pour ses personnages ; il ne savait les baptiser. C'était le temps où il les appelait Ménémaque, Michel ou Mélébec. Cette gêne, si significative, se trouve encore dans *les Faux Monnayeurs*.